

SOCIÉTÉ DU FIGARO

L'Assemblée annuelle ordinaire des Actionnaires du *Figaro* a eu lieu, conformément aux statuts, hier samedi, 27 février, dans le nouveau Salon d'Exposition de l'Hôtel du *Figaro*, 26, rue Drouot.

Elle a voté les résolutions suivantes :

1° Approbation des comptes de la Gérance pour l'exercice 1896 ;

2° Fixation du dividende de 1896 à 50 francs, en prélevant les impôts de transmission et de taxe sur le revenu ;

3° Report à l'exercice 1897 d'une somme de 136,933 francs 88 centimes, provenant de l'excédent de bénéfices ;

4° Réélection de MM. Prestat et Prevet, membres du Conseil de surveillance, sortis au tirage.

Vers ou Prose

Au milieu des éloges beaucoup trop grands que la critique a prodigués à la partition de *Messidor*, un reproche m'a été fait auquel je désire répondre. On me blâme assez vivement de croire possible l'union de la prose et de la musique, et d'en avoir tenté l'expérience au théâtre de l'Opéra, temple des traditions, où jusqu'à présent l'emploi du vers fut considéré comme indispensable à la bonne harmonie d'un poème lyrique. Faut-il dire que, si je me permets de prendre la plume ici à propos d'une de mes œuvres, c'est que je veux élever la discussion au-dessus des personnalités et que le débat me semble d'un intérêt tout général ?

En ce qui me concerne, je me bornerai donc à déclarer que, loin d'avoir été pour moi une gêne, comme on semble se l'imaginer, la prose dont s'est revêtu, sur ma demande expresse, le drame que j'admire chaque jour davantage, n'a pas cessé une minute, aux heures joyeuses du travail, d'être à mon égard l'inspiratrice la plus facile, la meilleure, la plus noble, la plus éloquente et la plus forte. Si j'ai écrit, au courant de ma partition, quelques pages dignes de l'estime des vrais artistes, c'est à cette prose, aux sentiments qu'elle exprime, qu'il en faut reporter l'honneur. Ma musique est inséparable des mots et des idées qui l'ont fait naître, et ceci est ma fierté. Je prie qu'on m'excuse d'avoir parlé de moi.

Mais la question, je le répète, est d'ordre très général et j'ai à cœur de la préciser. Le théâtre littéraire ne vit que de logique et de vérité. Il est la reproduction fidèle des événements humains magnifiés par le génie jamais pareil des créateurs. Le théâtre musical ne devrait pas chercher d'autres moyens d'existence. Les sons, s'ajoutant au verbe, lui prêtent une magie particulière et lui permettent de tout dire, et rien ne semble plus beau et plus naturel que cette alliance de la littérature et de la musique. Hélas ! elle se fait bien rarement. Le théâtre musical, rapetissé par ses formes illogiques, son peu de souci de la vérité, serait mort à la peine, si le mouvement qui l'emporte depuis quelques années et qui lui redonne une jeunesse n'avait produit les résultats que l'on sait. Aujourd'hui — et c'est bien heureux — nul de nous n'oserait s'attarder à écrire l'air à vocalises, le couplet de virtuosité, ni aucun des morceaux conventionnels qui, il n'y a pas très longtemps encore, dépareraient chaque opéra nouveau et étaient là comme la négation même du théâtre. On admet maintenant — et on a raison — qu'une scène chantée peut avoir la forme vivante d'une scène jouée et que la division d'un acte en récitatifs, romances, duos, trios, etc., est absolument arbitraire et destructive d'émotion ou d'intérêt. On demande à l'orchestre de concourir à l'effet du drame, de commenter les sentiments des personnages, et on exige que ces personnages s'expriment de la bonne façon, pour dire quelque chose et non pour faire acte de virtuosité inutile et ridicule. C'est ici que la littérature commence à devenir indispensable à la musique en lui fournissant des caractères à dessiner, des types à créer, des âmes à éclairer. Or, puisqu'un grand souffle de liberté régénère l'art lyrique, pourquoi donc la prose n'aurait-elle pas le droit de concourir à la réussite d'une évolution si glorieuse ?

Oui, c'est bien la liberté que la prose apporte au compositeur dans les larges plis de sa phrase ample et sonore. Liberté du dialogue s'établissant, se développant sans contrainte ni gêne d'aucune sorte sur la trame instrumentale, faisant corps avec elle, liberté de la symphonie jamais interrompue, chantant, grondant, s'apaisant selon la fantaisie du musicien, selon les nécessités du drame ; liberté de l'expression — celle-là plus précieuse encore que les autres — offerte par la justesse du terme, par la précision du mot, liberté illimitée de la mélodie infinie courant alerte, grave, superbe, tendre ou puissante, joyeuse à coup sûr de pouvoir échapper à l'emprisonnement de la cadence et de la rime, liberté de la phrase, liberté de l'inspiration, liberté d'art, liberté de formes, liberté complète, magnifique et définitive.

Ces libertés, il n'est pas un compositeur, pas un, entendez bien, qui n'ait essayé de les conquérir. Ouvrez une partition célèbre, n'importe laquelle, et chers

chez dans le poème imprimé à part les passages correspondants. Vous constaterez, en plus d'un cas, que, par les mains du musicien, les vers sont devenus de la prose. Mots déplacés, répétés, supprimés, ou ajoutés abolissent souvent cadence et rime, et on cite, avec un sourire qui devrait être un compliment, le bel exemple d'indépendance donné par un maître illustre qui a fait chanter au personnage principal d'une de ses œuvres, sans que le public y trouve à redire, la description d'un décor et l'indication d'un jeu de scène. Et si le témoignage peu suspect de l'auteur de *Faust* pouvait fournir un argument en faveur de mes idées, je rappellerais que, dans la préface de *George Dandin*, Charles Gounod, soutenant une thèse pareille à la mienne, a écrit que « la variété infinie des périodes en prose ouvre devant le musicien un horizon tout neuf qui le délivre de la monotonie et de l'uniformité, qu'avec le vers — espèce de *dada* qui, une fois parti, emmène le compositeur, lequel se laisse conduire nonchalamment et finit par s'endormir dans une négligence déplorable — le musicien devient en quelque sorte l'esclave du dialogue au lieu d'en rester le maître, et que la vérité de l'expression disparaît sous l'entraînement banal et irréfléchi de la routine ; que la prose, au contraire, est une mine féconde, inépuisable de variété dans l'intonation chantée ou déclamée, dans la durée et dans l'intensité de l'accent, dans la proportion et le développement de la période... » Et je doublerai peut-être l'étonnement de ceux qui me lisent en leur apprenant que Berlioz professait les mêmes opinions et a fait plus d'une fois, dans le *Journal des Débats*, des déclarations analogues. De ce que la prose de Molière, nullement appropriée à un tel usage, n'a pas permis à Gounod de réaliser, en dépit de ses efforts, son vœu très cher ; de ce que Berlioz n'a pas mis ces théories en pratique, il ne s'ensuit point, que les autres doivent s'abstenir d'affirmer leur foi artistique, leur confiance en ce qu'ils croient beau et bon, ni se priver d'unir autant que possible la littérature et la musique, ce qui est arrivé assez rarement, il faut bien le reconnaître, depuis que nos compositeurs travaillent sur des poèmes en vers.

Cette union que justifie l'immense apport d'humanité fourni à la musique par la littérature, apport sans lequel aucun art ne peut vivre, humanité devenue beaucoup plus directe en des drames contemporains, d'essence diverse, que grandissent les multiples symboles, qu'en les vagues légendes, toujours pareilles, dont les héros, perdus dans la brume épaisse des siècles, ne nous touchent guère, cette union, utile et féconde, je voudrais qu'elle servit aussi à inaugurer pour la danse une ère nouvelle.

La danse, jadis si noble que les Grecs la considéraient comme l'égal de la poésie et de la musique et la faisaient participer aux plus solennelles cérémonies de leur culte, aujourd'hui se meurt. Par son imprécision même, elle pourrait exprimer l'au-delà de la pensée, ouvrir au rêve les portes d'or de l'inconnu, du mystérieux et du sublime. Sœur aimable de la polka, elle se contente de nous réjouir l'œil, d'émouvoir nos sens, au lieu de nous élever l'âme, fille auguste de Terpsichore. Elle ne devra sa renaissance qu'à la littérature et à la symphonie. Opposer dans une œuvre la pantomime à la parole, l'irréel au tangible, la féerie à la vie ; appliquer au ballet les principes fondamentaux du drame lyrique : suppression des morceaux détachés, développement à l'orchestre, ici souverain maître, de thèmes caractéristiques, de motifs essentiels ; faire de la danse un spectacle de beauté, de grandeur incomparables où toutes les passions mises en lutte se heurteraient dans la folie magnifique et terrifiante du geste, voilà, il me semble, un programme digne des hautes et libres aspirations de nos compositeurs.

Pour dire, d'un mot, toute ma pensée, je souhaite que de cette union naisse un art vraiment français, humain, vivant, clair, simple et bon. Nul autant que moi, je l'affirme, n'admire Richard Wagner, divin créateur qu'il faut glorifier et respecter. Eh bien, je le déclare, ceux qui l'imitent servilement, en l'utilisation dissimulée de ses légendes, le glorifient sans doute mais ne le respectent pas. Et je tiens pour une déchéance du génie national cette soumission à un génie étranger qui ne saurait en rien s'accorder avec le nôtre. Qu'on y réfléchisse. A ce jeu, la musique française, régénérée d'abord par l'influence bienfaisante du Messie attendu, court maintenant à sa mort si elle ne secoue le joug meurtrier. Je jure que l'heure est grave et je supplie notre jeunesse de rester fidèle à son pays, comme Wagner le fut lui-même. Et si, chez nous, un homme ne se lève pas bientôt pour édifier l'œuvre nécessaire, tâchons au moins d'apporter chacun la pierre qui consolidera, fortifiera et élèvera dans le soleil latin la grande cathédrale de notre art.

Alfred Bruneau.

AU JOUR LE JOUR

PROPOS DE TABLE

Les tables parlent. Elles parlent même un peu trop. Elles sont bavardes et souvent indiscrettes. Une chose dont Sardou ne s'est certainement pas douté, en écrivant *Spiritisme*, c'est que le grand succès de sa pièce ne serait pas au théâtre, mais dans les salons. Si l'on ne va pas applaudir Sarah Bernhardt, qui est admirable, c'est parce que l'on reste chez soi à exoquer des esprits.

Depuis que le spirituel académicien a re-